

Actes du français le 23 Janvier 1930-  
CAUSERIE LITTÉRAIRE

J.-J. ROUSSEAU : *Les Confessions*, publiées avec des notices par François Mauriac, tomes I et II (A la Cité des Livres). — C.-A. FUSIL : *L'Anti-Rousseau ou les égarements du cœur et de l'esprit* (Plon). — PIERRE ABRAHAM : *Figures* (Gallimard).

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? disait l'autre jadis. Aujourd'hui, nous sommes tentés de dire :

Qui nous délivrera de Jean-Jacques Rousseau?

Ce qu'on croyait de lui mort à tout jamais : sa politique, sa pédagogie, sa phraseologie larmoyante, a cédé la place à « une certaine complaisance à être soi-même », à se regarder indéfiniment, à se justifier, à confondre le bien et le mal, à une complaisance pernicieuse dont sont atteints quelques-uns des plus illustres de nos contemporains, maladie contagieuse dont il faut au plus tôt coûte que coûte arrêter le développement dans les jeunes générations. Deux écrivains, aussi différents que possible de tempérament et de méthode, y donnent ces temps-ci leurs soins.

L'un, c'est M. François Mauriac, qui a écrit une introduction aux *Confessions*, dans la belle édition de la Cité des Livres. Comme cette édition ne porte aucune notice historique ni bibliographique, aucune note critique, et reproduit fidèlement, semble-t-il, le texte établi par le regretté Van Bever d'après le manuscrit de Genève (postérieur, comme chacun sait, à celui de la Chambre des députés, et par conséquent définitif), l'intérêt principal en est dans les réflexions préliminaires de M. Mauriac sur Rousseau.

A parler franc, on pouvait craindre qu'il ne montrât un peu trop d'affinités avec cet écrivain. Certes, M. Mauriac n'est pas un second Jean-Jacques, non plus qu'un second Racine. Mais de même que le débat de conscience de l'auteur de *Phèdre* il a cru le sentir surgir en lui, la sensibilité du Genevois, son âme inquiète et divisée, ses aspirations vers le bien, son impatience de la discipline, son défaut absolu d'humilité, et jusqu'à son style enivrant, tout cela paraissait ne pas devoir demeurer étranger au romancier de *La Chair et le Sang* et de *Destins*. En réalité, il semblait qu'avec l'âge — et, sans doute, la grâce de Dieu — M. Mauriac avance d'un pas plus résolu que jamais dans la voie où son illustre devancier croyait on prétendait marcher et d'où il n'a fait que s'éloigner

chaque jour davantage. Ce progrès spirituel — que nous ne nous permettons ici de constater que de l'extérieur et du point de vue littéraire, — est une preuve rassurante qu'on peut échapper au destin de Jean-Jacques et si proche qu'on soit de lui, se dérober à sa puissance magnétique.

M. Mauriac peut écrire : « La tendresse qu'il nous inspire ne nous défend pas d'une parfaite lucidité. » Car tout en trouvant en lui « cette saveur que l'on ne trouve qu'à soi-même », il ne laisse pas de découvrir le secret de la méthode qui a rendu à l'auteur des *Confessions* l'aveu public de ses fautes si aisé et même si agréable. Le premier article de cette méthode est « d'établir que dans la mesure où nos actes méritent le blâme, la société en porte le poids ». Sur quoi M. Mauriac remarque avec raison que la société ne garde pas rancune de ce procédé, qui l'accable et la conduit à la guillotine : « Aucun massacre ne détournera l'aristocratie de choyer les Jean-Jacques de tous les temps. Le « Je vous hais » qu'ils se passent de bouche en bouche, et que proférait hier encore le maître du socialisme français, ne lui coûterait pas une invitation, s'il avait le goût de dîner en ville. » Les gens du monde ont souvent le culte sincère de l'esprit, et puis les vrais anarchistes, « ceux dont la révolte n'a sa source ni dans la misère ni dans la haine ni dans l'envie, se trouvent plus communément dans les salons que dans le peuple ».

Le second article de la méthode est de persuader que les crimes qu'on avoue ne sont pas des crimes. Par exemple, l'abandon de ses enfants. On leur doit la subsistance, eh bien ! en les mettant aux Enfants-Trouvés, on la leur a procurée meilleure ou plus sûre qu'on n'aurait pu la leur donner soi-même. Ce raisonnement, que tient Jean-Jacques à Mme de Franceuil, est d'une fausseté si naïve qu'il nous fait rire. Mais qu'on se méfie : c'est de tels mensonges qu'est nourrie la morale moderne. M. Henri Massis l'a répété souvent en une formule heureuse : « Les romantiques sont essentiellement ceux qui n'apprécient pas les choses par leur nom. Cette confusion de la vertu et de la nature

aboutit aujourd'hui à chercher la vertu dans les plus basses parties de la nature, les plus agitées et les périssables. Rousseau se dispensait d'introduire aucun ordre dans ses *Réveries* « parce que, disait-il, l'ordre m'écarterait de mon but qui est de me rendre compte des modifications de mon âme et de leur succession. » Vous pourriez voir tous les jours quelle littérature hébétée sort de cette contemplation.

Qu'après tous ses crimes, dont les plus odieux sont la fausse accusation de la petite servante et l'abandon de ses cinq enfants (M. Mauriac discute longuement cette question controversée, mais ne se décide pas à conclure), qu'après tous ses crimes et l'aveu qu'il en fait, Jean-Jacques apparaisse, au siècle de Voltaire, comme l'avocat de Dieu, c'est cela qui nous laisse froids ! Qu'il ait, parfois, ce demi-fou, donné à autrui des conseils très sages, d'une sagesse digne de Bossuet ; qu'il ait confessé le Christ en un temps où les esprits éclairés riaient de Lui, incapables de rien entendre à son évangile, cela n'est pas très surprenant, mais cela me paraît presque regrettable : car si Rousseau n'avait pas de ces lueurs, s'il était tout mauvais, il ferait moins de mal. M. Mauriac déclare qu'il est éloigné du vrai christianisme et aussi qu'il a présenté au monde moderne, peut-être à Nietzsche, une caricature du catholicisme. N'aurait-il pas mieux valu qu'il n'eût pas rendu possible ces équivoques ? Combien, en effet, à sa suite, se sont contentés d'une stérile religiosité, qui sans lui seraient allés jusqu'à Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie ! Combien peut-être ont haï et méprisé le christianisme pour avoir, non sans raison, haï et méprisé en Rousseau la fausse humilité, le faux idéalisme, la faiblesse, le manque de virilité !

Il est beaucoup plus proche de nous que de Chateaubriand et les Romantiques. Hélas ! oui : « Il est l'un de nous », épète M. Mauriac, « il s'appelle Romain Rolland, Marcel Proust, André Gide ». Pour M. Romain Rolland, j'en ignore, ne lisant plus, depuis longtemps, ses livres. Marcel Proust, il est vrai, s'est attaché immédiatement à « se rendre compte des modifications de son âme et leur succession », mais comme il est resté étranger, du moins dans son œuvre, à toute notion morale, il n'a pas pu confondre le mal et le bien. Quant à M. Gide, qui s'applique à cette confusion avec une habileté merveilleuse, il est incomparablement plus malin que Jean-Jacques Rousseau, et s'il attire l'âme de ses lecteurs, ce n'est pas par cette naïveté, cette bonté, cette sincérité apparente de l'auteur des *Confessions*, mais par une espèce de fascination amère.

soit dit sans irrévérence, à la fascination moqueuse de l'antique seigneur.

Quoi qu'il en soit, vous voyez le témoignage accablant que porte sur Jean-Jacques l'un de ceux qui sont le mieux faits pour le comprendre, pour sentir comme lui.

Ce n'est pas un témoignage qu'apporte M. Fusil, c'est un réquisitoire. Il arrive d'un autre côté de l'horizon intellectuel que M. Mauriac. Quoiqu'il accepte qu'on appelle sa critique non pas scientifique, mais impressionniste, vous avez tôt fait de reconnaître un universitaire formé aux vieilles et fortes méthodes, un érudit habitué aux recherches, rompu à la critique des textes, un homme qui ne s'en laisse pas conter. Il y a encore en France quelques-uns de ces esprits vigoureux, indépendants, issus, comme Louis Veuillot, d'une saine lignée de paysans, et qui, ayant une naturelle horreur des nuées, des rengaines, des doctrines officielles, et se souciant peu d'écouter leur petite sensibilité, ne sont animés que d'un amour désintéressé du vrai. Devant Rousseau, M. Fusil a la position d'un Voltaire dépourvu de vanité personnelle et revenu de la fureur antireligieuse.

Ainsi vous imaginez sans peine comment il traite le vagabond de Genève. Dans un volume précédent, *Rousseau juge de Jean-Jacques, ou la Comédie de l'orgueil et du cœur*, M. Fusil s'était appliqué à arracher à l'individu son masque de vertu et de générosité. Aujourd'hui, c'est dans l'œuvre qu'il décele les sophismes, les erreurs, les contradictions. Certes, on l'avait fait avant lui, et je prévois qu'à la lecture de certaines analyses et de certaines réfutations, quelques-uns diront que l'auteur enfonce des portes ouvertes. Hé ! qui sait si ces portes ne se referment pas toujours et s'il n'est pas bon, de temps en temps, de les enfoncez à nouveau ? Sans doute, nous ne devrions plus le *Discours sur l'inégalité* ni le *Contrat social*, mais les raisonnements faux qui s'y trouvent, ne les entendrions pas encore sous une forme un peu différente ? M. Mauriac retrouve dans notre conscience pervertie la conscience pervertie de Jean-Jacques. M. Fusil, lui, déracine ce qui pousse encore, en politique, en sociologie, en morale, des rejetons nouveaux. Son livre, même là où il n'a pas l'attrait de la nouveauté, est donc un utile memento, une bonne trousse de contrepoisons.

Quand on a affaire à un sophiste ou, comme dit notre auteur, qui ne mâche pas ses mots, à un « effronté baladin », le plus sûr moyen de détruire son prestige n'est pas de raisonner, c'est de dévoiler ses

trucs. Voilà le rôle de l'érudition. Par exemple les bons sauvages qui représentent pour Rousseau l'état de nature, — non le primitif, un peu trop rude, mais un état intermédiaire entre celui-ci et la civilisation, — il ne les a pas observés, cela va de soi, mais il ne les a même pas inventés. Ce sont les Caraïbes, dont les livres de géographie et de voyages, à partir du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, offraient l'aimable image. Malheureusement, ces Caraïbes se peignent la figure, connaissent une sorte de mal vénérien, distillent les poisons et mangent leurs ennemis. Les éloquentes tirades de Rousseau sur les inégalités sociales, savez-vous qui les prononçait avant lui ? Arlequin, dans une pièce d'un écrivain dauphinois, Delisle de la Drèvezière, jouée au Théâtre italien en 1721 : *Arlequin sauvage*. La prosopopée de Fabricius, que l'on a tant fait admirer à la jeunesse des écoles, apprendre par cœur, traduire en latin, vous en trouverez l'origine, pour ne pas dire la première rédaction, dans les *Lettres juives* du vicomte d'Argens. Même idée, même mouvement. L'un s'écrie : « Quelle serait la surprise de Marius, s'il revenait au monde... », et l'autre : « O Fabricius, qu'eût pensé votre grande âme si... rappelle à la vie... » Ce n'est pas ici la place de reproduire ces rapprochements, dus à M. Henri Lion, mais quelque cas qu'on fasse de la rhétorique de Rousseau, qui est certes supérieure à celle de son modèle, il suffit de voir de quoi est faite cette « *declamatio* » pour que l'admiration tombe. Et lorsqu'à l'éternelle question de la société civile l'auteur du *Contrat social* prétend apporter une solution neuve, dites-vous que la nouvelle manière de poser le problème n'est pas de lui, elle est de Pufendorf. On en pourrait dire autant de sa pédagogie : la démonstration traîne dans les manuels scolaires de M. Mornet, qui connaît bien son Jean-Jacques. Là-dessus l'on répondra qu'il en est ainsi de tous les grands écrivains, qu'ils n'ont pas à inventer des idées, mais seulement à fixer ce qui est dans l'air, à le mettre en forme. M. Fusil, qui ne passe pas sous silence les très belles pages de Rousseau, vous montre que la forme chez lui ne vaut souvent pas mieux que le fond.

Enfin, cet homme qui s'est fait gloire de tout dire — et, à mon humble avis, ce n'est pas son moins grand méfait que d'avoir ouvert l'écluse aux confidences cyniques, de quoi est encombrée et empuantie notre littérature, même la plus raffinée — cet homme a menti sciemment. L'idylle des Charmettes, dont M. Mauriac montre à la fois la honte profonde et l'aspect poétique, l'idylle des Charmettes n'a jamais

existé. Vous retrouverez dans l'*Anti-Rousseau* la démonstration dont notre ami Pierre d'Espezel avait donné une analyse convaincante dans la *Vie littéraire* du 6 décembre 1923. Cette trouble tendresse, qui devait son charme à la vie champêtre, aux beaux paysages, elle n'a pas pu être éprouvée ; gardons notre indulgence pour des faiblesses authentiques.

Il y a enfin une chose que M. Fusil a bien fait de souligner, à grand renfort de citations, ce sont les contradictions de Rousseau, qui proclame bien haut des paradoxes et puis énonce très simplement des remarques sages. « Il n'y a peut-être pas une maxime de Rousseau qui n'ait sa maxime contraire. » Fondez qu'il a été jusqu'à reconnaître le fondement mystique de la monarchie française ! Quand on a lu l'énumération méthodique de ces contradictions, on a l'impression que Jean-Jacques était bien un déséquilibré. Regardez son portrait par La Tour dans l'ouvrage curieux de M. Pierre Abraham : *Figures*, et lisez le commentaire qu'il en fait. C'est un visage composite, un visage dont les traits ne sont pas assortis, et à qui cette incohérence même est peut-être la cause de son attrait bizarre.

Il faut le fuir. On me dira que ce n'est pas très courageux. Pardon ! les directeurs de conscience enseignent que devant la tentation il n'y a qu'à fuir, parce qu'en luttant de face, comme la chèvre de M. Séguin, on finirait toujours par succomber. Qu'un voltairien ferme comme M. Fusil tienne tête à ce qu'il appelle ce génie nébuleux et malsain, sur le terrain des idées générales, cela est très bon. Mais pour ce qui est de la sensibilité, méfions-nous : il nous prendra toujours, pour peu que le cœur chez nous l'emporte par instants sur la raison. Si ce n'est par une complicité inavouable, ce sera par la pitié, et cette pitié-là est fort dangereuse, car elle passera de lui à nous-mêmes. Jean-Jacques a toujours eu horreur de la contrainte et de la discipline (sauf, quelquefois, pour tourner ses phrases, et son effort a été récompensé), il a toujours été au plus facile. C'est précisément le mouvement de nos faibles volontés. A qui n'a pas le soutien de la grâce divine et le sentiment surnaturel de sa misère, il n'est pas bon de regarder en bas ; on est attiré vers l'abîme. Tant que dure l'âge des passions (et l'on ne sait trop quand il finit) Jean-Jacques ne peut être lu impunément que par des catholiques prémunis contre lui de tous les secours de leur religion ou par des intellectuels renforcés, impassibles, gent rare en ce siècle de nerveux.

ROBERT LE DIABLE.